



Méthodologie

Distinguer sans séparer,
relier sans confondre

Penser et agir collectivement
dans une société des individus

Gérard Piroton



C.D.G.A.I.

Groupe & Société
Publication pédagogique d'éducation permanente

Distinguer sans séparer, relier sans confondre

Penser et agir collectivement dans
une société des individus

Gérard Piroton

Collection : *Methodologie* - CDGAI 2017

Coordination et conception : Marie Anne Muyshondt

Design et mise en page : Alain Muyshondt

Éditeur responsable : CDGAI asbl, Parc Scientifique du Sart Tilman, Rue Bois St-Jean, n°9, 4102 Seraing, Belgique

ISBN : 978-2-39024-100-3

Le Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle (C.D.G.A.I.)

Le C.D.G.A.I. est une A.S.B.L. pluraliste d'Education permanente reconnue et subsidiée par la Fédération Wallonie–Bruxelles et la Région wallonne. Il a été créé en 1972, au sein du Service de Psychologie Sociale de l'Université de Liège afin de promouvoir l'action, la formation et la pédagogie par le groupe ainsi que l'analyse scientifique des processus et des techniques d'animation de groupes.

En instituant un éventail de formations accessibles à tout.e adulte intéressé.e, son fondateur, Pierre De Visscher, entendait intégrer une approche originale, de niveau universitaire, à la vie sociale.

La dénomination choisie insiste sur trois dimensions :

- *Centre* : lieu de rassemblement et d'échange, pôle d'attraction.
- *Dynamique des groupes* : discipline scientifique et mode d'activités privilégiant l'action du groupe restreint, conçu comme une totalité dynamique, un champ de forces au sein duquel se produisent des phénomènes différents des processus psychologiques individuels.
- *Analyse institutionnelle* : souci d'appliquer l'analyse psychosociale aux processus institutionnels traversant les formations sociales : groupes et mouvements sociaux, collectivités, organisations.

Outre un *programme d'activités de formation* ayant lieu dans ses locaux dont une formation longue à l'animation de groupes, le C.D.G.A.I. *répond à des demandes* d'associations et d'organisations publiques et privées afin d'y effectuer interventions, animations, formations et accompagnements, dans et par l'action sur les groupes restreints. Il publie aussi des *livrets pédagogiques* liant « Groupe et Société ». Enfin, son *Centre de Ressources* met à disposition du public livres, revues et outils pédagogiques.

La convergence entre la démarche véhiculée par l'Education permanente et celle du C.D.G.A.I. est manifeste : contribuer à la formation du citoyen critique, actif et responsable en vue de forger une société plus juste, plus démocratique et plus solidaire.

A cette fin de changement social, dans les champs d'action développés, proposer des savoirs, ouvrir à la poursuite de la réflexion (principe de non-clôture), s'abstenir de dire à autrui ce qu'il doit penser, être ou faire (principe de non-substitution) sont, parmi d'autres, autant de ferments qui portent l'association.

Les publications pédagogiques

Dans cette perspective de science–action psycho-sociale, le C.D.G.A.I. invite des acteurs et actrices de terrain à prendre la plume et à exposer, transmettre et partager leurs expériences, perceptions et connaissances des réalités sociales qui sont les leurs ouvrant ainsi des pistes de réflexions à leurs propos.

Au public lecteur, les livrets pédagogiques ainsi conçus, dévoilent des pans de réalités sociales obscurs jusque–là, ou en élargissent la perception ou encore l'affinent en vue de stimuler et mobiliser la curiosité, la réflexion, l'esprit critique et l'action.

Chacune de nos quatre collections – *Travail en action*, *Culture en mouvement*, *Mobilisations sociales*, *Méthodologie* – en présentant des échanges de regards et de savoirs, a pour finalité de contribuer à poser les jalons d'une société plus humaine et plus reliante que celle qui domine actuellement.

La collection *Travail en action*

Champ hautement investi aussi bien au niveau sociétal qu'institutionnel, organisationnel, groupal et individuel, le travail, ou notre absence de travail, s'impose dans l'environnement comme une manière de nous définir, de structurer nos vies, notre temps, nos espaces.

Il peut être source d'emprisonnement mental et physique ou terrain propice à l'épanouissement et à l'émancipation.

Ces publications proposent une analyse critique du travail notamment sous le prisme de la souffrance qui peut en résulter. Tout en dénonçant des mécanismes structurels qui produisent cet état, elles convoquent également des grilles de lecture reposant sur l'expérience vécue ou perçue et enrichie de leurs connaissances, par des acteurs et actrices des secteurs sociaux, de la santé et de l'économie sociale, dans l'intention d'initier ou de renforcer des issues et des pistes possibles.

La collection *Culture en mouvement*

Coiffant ce monde inégalitaire et modélisé par des standards de production et de consommation de masse, émergent des initiatives individuelles, groupales ou collectives comme en témoignent les livrets de cette collection.

Identité et récit, narration, rencontres multiculturelles, problématique de la création culturelle, atelier d'écriture, identité en création, dimension politique de la musique, sentiment d'appartenance, slam, radios associatives, partenariats, graffiti et Street Art, Arts urbains, langues maternelles, ... sont autant de thèmes portés par des intervenants où affluent souvent,

en filigrane du texte, l'implication, l'investissement voire la passion qui les habitent.

Ces thèmes se révèlent comme étant autant d'exceptions qui bousculent et tentent de faire basculer les offres dictées par les lois du marché.

La collection *Mobilisations sociales*

Débusquer manipulations, assujettissements, aliénations, discriminations, déterminations, pressions sociales possibles : tel est notamment le propos des thèmes abordés par cette collection ; s'y côtoient des illustrations éclairantes de modes de fonctionnement qui semblent tellement évidents, aller de soi, que leur portée, leur effet, leur impact en deviennent invisibles à nos yeux.

Les regards avisés et critiques posés par les auteurs.es que ce soit relativement à l'emprise, l'engagement, le genre, le complot, la propagande, l'exclusion,... cherchent à déconstruire des schémas que nous avons tendance à véhiculer, bien malgré nous. Ils nous ouvrent à plus de clairvoyance, de lucidité, affûtent nos capacités de perception et d'analyse critique et revigorent notre élan dans l'action.

La collection *Méthodologie*

Les publications de cette collection abordent prioritairement les pratiques professionnelles d'animateurs et de formateurs de l'Education permanente.

En exposant leur approche et en précisant leurs avantages et leurs limites, les auteurs.es nous livrent là soit leur propre recherche exploratoire et créative et l'outil qui en jaillit, soit la synthèse de méthodes héritées dont ils usent, soit la découverte ou la redécouverte de principes et méthodes d'action innovantes sur lesquelles se fondent les mouvements alternatifs actuels.

Ce panel élargit notre connaissance et notre compréhension critique des pratiques ; il nous incite et nous convie à aller de l'avant !

Intentions de ce livret

- Prendre au sérieux et interroger un constat largement partagé : aujourd'hui, tout semble s'évaluer à l'aune de l'individu.
- Mettre à disposition une expérience de formateur, préoccupé par le lien entre considérations théoriques et actions sociales.

Publics visés

- Responsables d'équipe dans les secteurs sociaux, éducatifs, socioculturels, d'éducation permanente.
- Professionnels soucieux d'articuler leurs responsabilités quotidiennes aux enjeux contemporains du vivre ensemble.
- Toute personne intéressée par le sujet.

Penser et agir collectivement dans une société des individus

L'expression « Une société des individus » de ce sous-titre est empruntée à Norbert Elias. Il s'agit du titre d'un ouvrage comportant trois textes. Il n'est pas inutile de rappeler que cet auteur, sociologue juif allemand, publie le premier texte de cet ouvrage en 1939, alors qu'il vit réfugié en Suisse. C'est ce texte qui donne son titre au livre, publié en allemand en 1987 et en français en 1991.

Table des matières

Introduction	1
L'objet et le cheminement	3
Le social est en nous	5
Illustration: un carrefour autobloquant	7
Illustration: embouteillage	9
Relier, plutôt que séparer	13
Des chiens ou des boules de billard ?	21
Apprendre la <i>Creatura</i> ?	27
Des pistes pour analyser en groupe...	29
Des questions pour poursuivre...	32
Bibliographie	35
Notes	37



Crédit : Gérard Pirotton

C'est au mathématicien George Spencer-Brown que l'on doit cette image, cette interrogation sur le soi. Supposons, dit-il, que l'Univers veuille se voir lui-même, ambitionnant de se connaître. Il pourrait alors dégager un « pseudopode » qu'il éloignerait suffisamment pour que, se retournant au bout de sa course, il puisse se regarder à distance. La question qui se pose alors est celle-ci : l'Univers a-t-il réussi sa tentative, si ce qui le connaît a dû autant s'en éloigner ? Ce qui le connaît est-il encore partie de lui, ne s'en est-il pas, en quelque sorte, autonomisé ? Inversement, si cet œil au bout de ce bras de poulpe ne se voit pas lui-même, alors que ce bras et cet œil font partie de lui, l'Univers se connaît-il totalement ?

Introduction

À qui d'entre nous cela n'est-il jamais arrivé ?

Nous aimons croire qu'en faisant se rencontrer des personnes vivant des situations difficiles, elles vont se rendre compte de leur communauté de situation (« Il n'y a pas qu'à moi que ça arrive ! »). Nous aimons croire qu'ensemble, on peut comprendre le pourquoi des choses et mener sur cette base des actions collectives pour que cela change, pour nous-mêmes et pour d'autres...

Et puis, au détour d'une conversation, en évaluant en équipe une formation, une intervention, on se surprend à (s') entendre dire : « Si ça ne tenait qu'à moi... Tout ça, c'est parce que ... En tout cas, la prochaine fois, moi, je... ». Nous le pressentons : cet *a priori* en faveur du collectif, nous le rencontrons de moins en moins comme une évidence partagée. Une personne qui affronte une situation insatisfaisante peut très bien considérer que c'est à cause des autres qu'elle en est là et qu'à ses yeux, loin d'être une ressource, ce collectif est au contraire un obstacle. L'évidence partagée aujourd'hui semble davantage être : « Nous sommes collectivement foutus, mais tout seul, je peux m'en sortir... »

Faut-il alors « prendre acte » de cette nouvelle donne et travailler à partir de là ? Faut-il, plus que d'ordinaire, prendre le temps de la réflexion, s'interroger sur nos pratiques et leurs fondements plus ou moins implicites, afin d'élaborer de nouvelles approches ? Comment d'autres abordent-ils ces mêmes questions ? Comment également avoir la lucidité de reconnaître combien ces changements et les interrogations qu'ils suscitent nous affectent aussi personnellement ?

Cette publication entend contribuer à un questionnement que partagent aujourd'hui celles et ceux que préoccupent l'action et l'émancipation collectives. On tentera ici d'éclairer ces réflexions en privilégiant l'option épistémologique systémique ou, mieux, complexe, telle que l'ont exposée l'anthropologue Gregory Bateson et le sociologue Edgar Morin, pour reprendre ici deux figures emblématiques de cette approche.

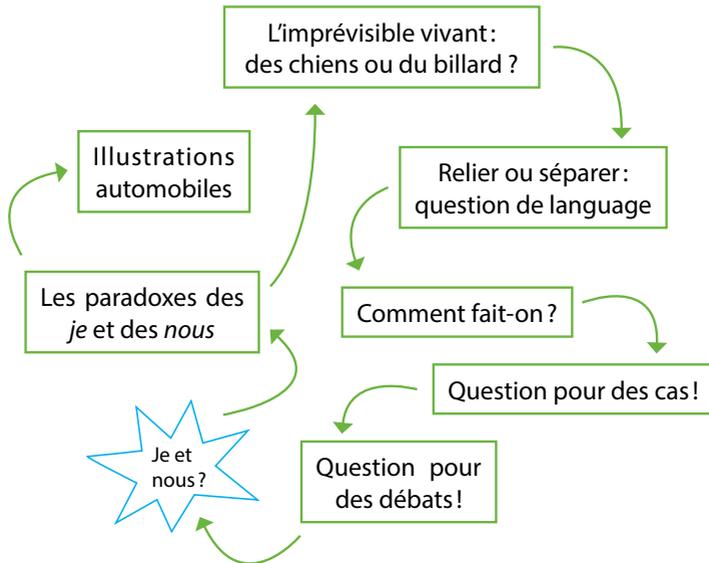
Des passages de ce travail pourraient sembler ardu. Que la lectrice ou le lecteur ne s'en effraie pas : telle une balade en

montagne, l'itinéraire proposé alterne des chemins plus raides et des respirations, des paysages à admirer et des efforts à faire. Prendre un peu de hauteur nécessite d'affronter des sentiers plus escarpés. Mais le paysage à la fin en vaut la peine : telle la beauté d'un lac d'altitude, dont le spectacle est promis, on arrivera ici à des débouchés opérationnels autant qu'à des pistes de réflexion, à méditer... pour la balade du retour !



Licence Creative Commons 0

L'objet et le cheminement



Dans la première partie, on va affronter nos questions de manière plus théorique. Dans la seconde, on va tenter de tirer, de cet ensemble, des indications plus opérationnelles autant que des éléments pour stimuler la réflexion.

Première question donc : que peut-on entendre par approche complexe ? Des rayonnages entiers de bibliothèques pourraient être convoqués ici¹. S'il fallait toutefois sortir du lot un seul ouvrage, on conseillera volontiers, malgré sa date de parution, le désormais classique *Le macroscope*, de Joël de Rosnay (de Rosnay, 1975). Truffé d'exemples relevant de champs très différents, ce livre-manifeste de l'approche systémique ne cache pas ses intentions pédagogiques.

Il entend dégager de cet ensemble des repères suffisamment généraux pour qu'ils soient transposables à diverses situations et utilisables par tout qui souhaite penser et agir en affrontant la complexité des situations, sans la mutiler.

Varié la « focale » autant que les angles de vue compte au nombre des bons conseils qu'il fournit. C'est ce que l'on va faire ici en adoptant un point de vue résolument macro pour aborder, sous l'angle sociologique, la question des rapports entre le tout et les parties, en l'occurrence l'individu et, en première approximation, la société. Aborder les choses par analogie imagée est également une recommandation que l'on peut faire. En tant qu'expérience largement partagée, la circulation automobile fournit des métaphores intéressantes pour éclairer notre réflexion.

Autre avertissement de l'approche systémique : la critique radicale du raisonnement linéaire : « Cause > conséquence », alors que le vivant ne se comporte pas comme une machine triviale, dans la mesure où son comportement n'est pas explicable par le seul jeu des forces extérieures à lui. On illustrera cette vigilance dans la section « Des chiens ou des boules de billard ».

On soulignera aussi une focalisation sur les relations et la structure de ces relations entre les éléments, plutôt que sur chacun des éléments considérés pour eux-mêmes. On se préoccupera ici de ce point, dans la section intitulée : « Relier, plutôt que séparer ».

En quoi tout cela peut-il bien être connecté avec les interrogations du champ de l'action collective aujourd'hui et quels repères plus opérationnels peut-on bien en tirer ? Tel sera l'objet de la seconde partie.

Le social est en nous

Il n'est pas inutile - mais ce n'est pas une raison pour s'y attarder - de faire un détour par la sociologie du temps long et, singulièrement, pour ce qui nous occupe, par les travaux de Norbert Elias (Elias, 1991). Contestant une conception simpliste selon laquelle les termes « individu » et « société » s'opposent, il montre au contraire que les individus sont reliés les uns aux autres par des relations de dépendances réciproques et que c'est cet ensemble que l'on nomme société. Dans une sociologie des temps longs de l'histoire (occidentale, tout au moins), il met en avant le processus de coévolution des structures psychiques et des structures sociétales². Dans le cas des êtres humains, ce sont de très nombreuses années qui sont nécessaires pour façonner un être socialisé, c'est-à-dire à même de prendre place dans des réseaux de plus en plus complexes de différenciations et d'interdépendances.

Selon lui, la différenciation croissante qui caractérise les évolutions des structures sociales et politiques va de pair avec une individualisation croissante de leurs membres, une individualisation qui est donc socialement construite. Pour le dire avec les mots mêmes de l'auteur :

« L'enfant n'est pas seulement plus influençable que l'adulte, il a besoin de l'influence des autres, il a besoin de la société pour accéder à la maturité psychique (...) Et c'est justement parce que l'enfant a besoin de l'empreinte sociale pour devenir un être plus fortement individualisé et distinct des autres, que l'individualité de l'adulte se définit uniquement à partir de son destin relationnel, uniquement dans le contexte de la structure de la société où l'individu a grandi. » (Elias, 1991, p.63)³

L'auteur montre que cette répression des pulsions au cours des siècles (l'impératif « penser avant d'agir » en est une belle illustration), va de pair avec la possibilité d'exister en tant qu'individu. C'est dans cette évolution que la sphère privée s'érige peu à peu comme un espace de refuge pour l'intimité et permet à l'individu de se concevoir comme autonome, fermé sur lui-même et séparé de la société qu'il situe entièrement à l'extérieur de lui.

Même datés, ces travaux sont passionnants. Ils permettent de montrer qu'au moment même où elle pense agir de façon autonome, une personne n'est guère consciente des processus historiques de transformations sociétales qui ont permis pour elle cette possibilité. Plus : agissant ainsi, cette personne met en scène cette autonomie, « téléguidée » par un prescrit sociétal, aboutissement d'un long processus d'autonomisation : le prescrit d'être soi⁴.

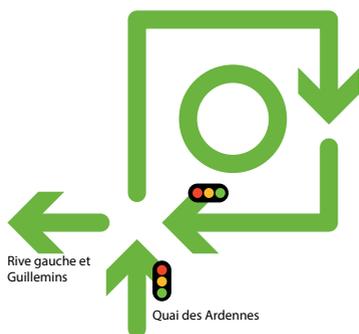
Paradoxe de notre condition humaine (post) moderne : affirmant notre autonomie, nous cherchons à nous différencier de ceux auxquels nous ressemblons, reconnaissant du même coup cette ressemblance, tandis que ces autres font de même avec nous. La fierté ressentie de poser un acte autonome manifeste le besoin corollaire que cette qualité d'autonomie soit reconnue. Mais ce besoin de reconnaissance signale à son tour une dépendance à laquelle notre qualité d'être autonome devrait pourtant nous faire échapper...

Illustration: un carrefour autobloquant

Il y a à Liège un carrefour bien connu de celles et ceux qui entrent en ville en venant du sud. La fin du « quai des Ardennes » est régie par un feu tricolore. De plus, les voitures qui veulent rejoindre la rive gauche de la Meuse ne peuvent tourner immédiatement à gauche pour emprunter à cet endroit le Pont de l'Ourthe et le Pont de Fragnée, en direction des Guillemins. Il leur faut d'abord traverser ce carrefour en poursuivant tout droit, avant de faire le tour d'un bâtiment religieux, l'Eglise Saint-Vincent, en effectuant une boucle de 270°, qui débouche en face de l'enfilade des deux ponts permettant de traverser la Meuse et son affluent.

Combien de fois ne voit-on pas des automobilistes, restés bloqués trop longtemps, à leur goût, au feu qui contrôle la sortie du Quai des Ardennes, décider de le franchir à l'orange, voire au-delà... Ils sont alors contraints, par les voitures qui sont devant eux, de s'immobiliser en plein carrefour, empêchant le passage de la file de voitures libérée à leur droite par le feu devenu vert.

Un petit croquis veut mieux qu'un long discours :



À un premier niveau d'analyse, l'automobiliste *lambda* qui se comporte ainsi croit sans doute agir selon son intérêt en se disant par exemple : « Ainsi, j'ai déjà au moins franchi le feu, c'est toujours cela de pris ». Mais cette recherche du seul intérêt individuel aboutit, comme on le voit, à bloquer tout un carrefour.

Mais il y a plus. A un second niveau d'analyse, la file dans laquelle il est engagé faisant une boucle, ce n'est pas seulement une foule impersonnelle d'automobilistes que notre héros immobilise en se comportant de la sorte : c'est la file dans laquelle lui-même se trouve qu'il bloque ainsi ! Ce qui ne l'empêchera sans doute pas d'accuser de sa situation les quelques automobilistes qu'il voit devant lui !

Aussi, faute d'une hauteur de vue suffisante, faute d'une intelligence de la circulation dans laquelle il prend place, notre spécimen d'automobiliste, seulement mû par la recherche de son intérêt individuel à courte vue, pose des actes qui ont non seulement des effets collectifs néfastes, mais aussi des effets contraires à l'effet qu'il recherche pour lui-même.

Cela dit, réfléchissons-y honnêtement, ne nous serions-nous jamais conduits nous-mêmes, en quelques circonstances, comme l'automobiliste *lambda* ?

Illustration: embouteillage

Me voilà coincé dans un embouteillage. Ça n'avance pas, l'heure tourne, la radio ne donne aucune explication et les voitures que je vois devant moi n'ont pas bougé d'un centimètre depuis d'interminables minutes. D'habitude, je réussis à rester calme mais là, je m'énerve. Ils le font exprès pour m'emmerder, ou quoi ? Les voitures que je vois devant moi m'empêchent de me déplacer. Je ne comprends pas ce qui les bloque. Dans mon énervement, je me dis que, si je pouvais les dépasser, je pourrais enfin rouler à une vitesse normale. Elles sont des obstacles sur ma route que je voudrais pouvoir supprimer. Ces voitures sont la cause de mon immobilité et je ronge mon frein... Ça dure. Dans mon rétroviseur, je vois l'alignement d'autres voitures derrière moi et je devine les visages d'automobilistes aussi excédés que moi. Eux aussi doivent se demander pourquoi je n'avance pas, eux aussi doivent me voir comme un obstacle dont ils aimeraient pouvoir se débarrasser.

Finalement, toute cette file est composée de personnes qui considèrent que leurs voisins sont des obstacles à leur propre avancement. Toute cette file est composée de personnes qui pensent que, sans les autres, ils avanceraient plus vite.

Un encadré de méditation

En voiture, un soir, dans un bouchon, à Liège, le long de la Meuse. Un vol d'étourneaux tourne au-dessus du fleuve, avant sans doute de rejoindre les arbres dortoirs, le long d'un proche boulevard. Un rituel quotidien.

Il faut avoir vu un tel nuage pour comprendre qu'il ne laisse pas d'étonner, d'intriguer, de forcer même l'admiration. Mais quel est donc ce bouquin, sur l'auto-organisation, je crois, qui cite un texte de Mallarmé ou de Lautréamont, à ce propos ? Ça avance, juste quelques mètres...

Le nuage continue à tourner, s'étirer, changer de direction, se tordre, se détordre, monter, descendre. Mais cela reste le même nuage, dans la diversité même des formes où il se donne à voir à l'observateur/admirateur. Car, ce que j'observe, c'est bien la mouvance du nuage et non pas des oiseaux en vol. Je n'ai pas la moindre idée de ce que fait chaque étourneau : je devine à peine quelques-uns d'entre eux, aussitôt dissimulés à ma vue par d'autres spécimens. Et d'ailleurs, je ne suis même pas sûr que les automobilistes sachent qu'il s'agisse d'étourneaux ou même qu'ils aient seulement remarqué le manège des volatiles. Encore quelques mètres.

Qu'est-ce qui préside à ces changements de direction, de forme, d'étirement ou de regroupement du nuage ? Les mouvements de l'ensemble donnent toutes les apparences d'être coordonnés. Mais il s'agit alors d'une coordination sans coordonnateur... Il n'y a pas de tête, ou de cœur du nuage, qui en piloterait les évolutions. Des « individus » sont apparemment tour à tour au centre et à la périphérie, à l'avant ou à l'arrière du nuage, au gré de ses contorsions. Il n'y a apparemment pas d'individu investi par les autres du soin d'orienter les déplacements de l'ensemble. Comme le feu ou le policier, dont je suppose la présence, là-bas devant et que mes congénères m'empêchent de voir, pour l'instant. On avance un peu.

Les étourneaux « vivent-ils » les choses de la même façon ? Le programme génétique « embarqué » dans les cervelles d'étourneaux et qui gère leur comportement se résume-t-il à suivre leurs voisins immédiats et à éviter les collisions ? Ou plus exactement, peut-on modéliser le comportement du nuage avec quelques instructions simples de ce type qui contrôleraient chacune des centaines de machines volantes virtuelles ? Ça démarre ? Non, fausse alerte.

Si c'est le cas, prenant le point de vue d'un oiseau en particulier, quel est le congénère sur lequel il aurait à calquer son propre comportement sachant, non qu'ils se ressemblent tous, mais plutôt qu'ils bougent et changent tout le temps et qu'il en est entouré de toutes parts ? Si je prends maintenant le point de vue de l'observateur – le mien en l'occurrence –, il se dégage de l'ensemble une beauté, une harmonie qui semblent appeler la nécessité d'une coordination, d'un « *mind* », dirait Bateson. C'est alors le nuage lui-même que je considère comme le siège du comportement intelligent que je lui reconnais. Une intelligence collective, donc. Ah, cette fois, ça y est : je vois le feu, j'approche du pont.

Varela, quant à lui, explore la micro-cognition, les micro-décisions observables au niveau cellulaire. Un ensemble coordonné de cellules forment un tissu, un organe, un cerveau, un organisme... Un ensemble d'organismes coordonnés forme... un nuage d'étourneaux, par exemple, et une intelligence collective. L'ensemble des cellules dont je suis composé est lui aussi capable d'intelligence, capable de penser qu'il pense, par exemple. Mais le flot de la circulation, vue d'en haut, donne-t-il lui aussi l'impression d'être régi par une telle coordination ?

Cette fois, ça y est, je suis sur le pont, bientôt chez moi. Le nuage d'étourneaux va lui aussi s'abattre sur les arbres du boulevard.



Licence : Sue Cro /Flickr, Creative Commons

Relier, plutôt que séparer

« Les langages humains, – particulièrement peut-être, ceux de l'Occident – présentent la particularité de trop mettre l'accent sur les choses séparées. » (Bateson, 1989, p. 209).

Dans *Le Macroscop*, son ouvrage toujours de référence plus de quarante ans après sa parution, Joël de Rosnay présente ce trait comme premier dans l'opposition schématique qu'il propose sous forme de tableau entre l'approche analytique et l'approche systémique. Cette dernière « relie : (elle) se concentre sur les interactions entre les éléments », tandis que celle-là « isole : (elle) se concentre sur les éléments. » (de Rosnay, 1975, p.108)

Centrer son attention sur les relations plutôt que sur les éléments, qu'est-ce à dire ? En quoi cet accent sur les relations, les rapports, les interactions, représente-t-il tout à la fois une caractéristique majeure de l'approche complexe et une difficulté à appréhender ce mode de pensée ? Plus que d'autres sans doute, Bateson a souligné à cet égard le rôle du langage comme instrument de pensée – partiellement – inadéquat pour rendre compte de cet accent sur les relations. Mais il est loin d'être le seul. Plusieurs vulgarisateurs de l'approche complexe ont recours à divers artifices (les schémas et les dessins de de Rosnay, les flèches et les tirets de Morin, les anecdotes et les *métalogues* de Bateson...). Pas un ouvrage sur l'approche systémique n'est exempt de schémas, dans lesquels des flèches illustrent un raisonnement qui se veut « circulaire » plutôt que « linéaire ».

Le recours répété à de tels moyens peut être un indice de ce que ces auteurs considèrent que le seul langage écrit n'est pas un support adéquat pour présenter la spécificité de l'approche complexe. Si l'on n'a recours qu'à cette seule ressource, le langage écrit leur semble inapproprié, au vu de ses accointances avec la pensée et le mode de raisonnement analytiques. Développons ce point.

On sait que les langues indo-européennes ont pour structure de base la logique du sujet et du prédicat. Cette structure permet d'affirmer quelque chose (une qualité, un état...) à propos d'un sujet quelconque. Cette structure nous est à ce point familière qu'il nous est difficile, voire impossible, de concevoir qu'un lan-

gage et corrélativement le raisonnement basé sur ce langage puissent ne pas procéder de la sorte. Mais cette évidence – ou cette impression d'évidence – ne nous dispense cependant pas de l'interroger, ce que va nous permettre de faire cette citation de Gregory Bateson.

« Les langues occidentales, en général, ne se prêtent pas à la discussion des relations. Nous commençons par nommer les parties, si bien qu'ensuite les relations entre ces parties apparaissent comme des prédicats attachés habituellement à l'une ou l'autre et non aux deux (ou plus) entre lesquelles existait la relation. » (Bateson, 1989, p.58)

En tant que « technologie de l'intelligence », selon la formule de Pierre Lévy, (Lévy, 1990) la langue nous incite davantage à nous préoccuper des « choses individuelles », – un mot pour chaque chose – qu'aux relations entre ces choses et moins encore, pour passer à un niveau logique supérieur, à l'organisation de ces relations.

Conséquence de telles affirmations: la nécessité d'une interrogation fondamentale sur le langage et son rôle crucial, tant en ce qui concerne la façon dont nous organisons nos perceptions du monde phénoménal qu'en ce qui a trait à nos capacités de raisonnement et d'action.

C'est précisément sur quoi ont porté les travaux d'Alfred Korzybski, dont on connaît généralement l'expression: « *La Carte n'est pas le Territoire* ». Mais il affirme plus spécifiquement, en s'appuyant, tant sur des données de la neurophysiologie que de l'anthropologie:

« Tous les langages possèdent une structure d'une certaine sorte, et chaque langage reflète dans sa propre structure celle du monde telle que l'ont présumée ceux qui ont développé ce langage. Réciproquement, nous projetons dans le monde, la plupart du temps inconsciemment, la structure du langage que nous employons » (Korzybski, 1966, p. 10) »

C'est ici essentiellement la seconde partie de cette citation qui nous importe. Elle insiste sur le fait que ce sont les catégories du langage – de notre culture – qui organisent notre perception, notre conscience des phénomènes. Ce sont ces catégories qui,

dans le brouillard des perceptions, nous permettent de repérer constances et différences.

Il n'est pas simple d'admettre de telles affirmations, tant elles remettent en cause les bases fondamentales de notre « vision du monde ». Pourtant, on ne perçoit jamais aussi bien ces arguments que lorsque nous sommes confrontés à des représentants de cultures qui ne disposent pas des mêmes bases organisatrices des perceptions du monde phénoménal, parce que les structures de base du langage qui caractérisent ces cultures sont plus ou moins différentes⁵.

Cette question est par exemple traitée en un lieu où on ne s'attendrait peut-être pas à la rencontrer, en l'occurrence l'ouvrage de référence que constitue la *Théorie générale des systèmes*, de Ludwig von Bertalanffy. Le chapitre X, intitulé « La relativité des catégories », prend comme point de départ des éléments d'anthropologie et de linguistique, pour s'interroger sur les conséquences de différences radicales entre les langages. Il s'en prend, non seulement aux visions du monde qui y sont associées, mais également au rôle de ces axiomes langagiers, considérés comme fondements non interrogés des catégories avec lesquelles on raisonne. Et c'est le cas, non seulement des sujets dans des situations de vie quotidienne, mais également de la science. La catégorie basique du temps est ici prise en exemple particulièrement significatif. En ce sens, la logique formelle, à vocation universelle, serait davantage la formalisation de la structure des langues indo-européennes.

Une citation, pour illustrer ce propos :

« Le Hopi n'a aucune notion, aucune intuition du temps comme un continuum qui s'écoule uniformément, dans lequel tout l'univers se déroule au même taux⁶ venant du futur, traversant le présent, allant vers le passé.' (Whorf, 1952, p.67) À la place de nos catégories d'espace et de temps, le Hopi distingue plutôt 'l'évidence', tout ce qui est accessible aux sens, sans distinction entre présent et passé, et 'l'inconnu', qui comprend le futur aussi bien que ce que nous appelons 'le mental' ». (von Bertalanffy, 1993, p.228-229)

On peut donc voir ces soubassements les plus structurants de la langue comme les catégories non conscientes à partir desquelles nous organisons nos perceptions du monde, mais aussi

au travers desquelles nous raisonnons et nous organisons notre action. Or, une des bases essentielles des schémas mentaux dont nous sommes les débiteurs envers notre langue est précisément celle du sujet et du prédicat ou encore, pour la resituer dans l'ordre de la connaissance, celle de la substance et de l'attribut, que nous devons à la logique aristotélicienne.

Revenons à Bateson. Selon lui, les erreurs épistémologiques que cette logique sujet-prédicat nous amène à faire peuvent ne pas s'avérer très graves dans la vie courante. Il s'agit simplement d'une façon de s'exprimer qui peut suffire à faire face à la plupart des situations que nous avons à rencontrer.

« Si je dis que la table est 'dure', je vais au-delà de ce que mon expérience attesterait. Ce que je sais, c'est que l'interaction ou la relation entre la table et quelque organe ou instrument sensoriel présente un caractère particulier de dureté différentielle que le vocabulaire ordinaire ne me permet malheureusement pas de décrire, mais que je déforme en ne référant le cas particulier de la relation qu'à l'une des composantes de cette relation. » (Bateson, 1989, p. 215).

Paraphrasons cette citation, quelque peu embrouillée, convenons-en. Ce sur quoi Bateson insiste, c'est ceci. Lorsque, après avoir heurté la table de mon poing, j'affirme que la table est dure, je ne rends pas correctement compte de mon expérience et je me laisse tromper par la structure linguistique sujet-prédicat. J'attribue à la table une qualité qui lui serait essentielle, définitoire, quand mon expérience relève davantage d'une comparaison, d'une relation, en l'occurrence, entre la table et mon poing. Il serait déjà plus correct d'affirmer que « la table est plus dure que mon poing », quoique cette formulation présuppose encore l'existence d'une qualité abstraite de dureté. Si, au lieu de heurter la table de mon poing, j'utilise une perceuse, la table tout à coup paraîtra beaucoup moins dure, moins dure par exemple que le mur contre lequel je pourrais également utiliser cet outil...

Dans les différents domaines de la vie quotidienne, ce genre « d'erreurs épistémologiques » ne porte sans doute pas à grande conséquence. Malgré elles, nous sommes la plupart du temps capables de nous débrouiller dans le monde des objets. Par contre, ce genre d'erreurs est peu compatible avec une démarche scientifique.

Reprenons alors l'exposé de Bateson, quasi là où nous avons interrompu la citation :

« C'est toujours la relation entre les choses qui est le référent de toutes les propositions valides. Et l'idée selon laquelle la "dureté" serait immanente à un seul terme d'une relation binaire est bien une idée humaine. » (*Ibid.*, p. 215).

Dans le plus pur style Bateson, cette citation ramasse en deux courtes phrases deux idées considérables, centrales pour notre propos.

D'une part, il réaffirme la nécessité épistémologique de construire de la connaissance par comparaison, en d'autres termes, par la prise en compte des relations et des différences.

D'autre part, il sous-entend la nécessaire méfiance qu'il y a lieu d'avoir à l'égard des structures de raisonnement constitutives du langage, ce qui est plus explicite dans ce passage :

« Le langage ne cesse d'affirmer par la syntaxe du sujet et de l'attribut que les 'choses' 'possèdent' des qualités et des propriétés. » (*Ibid.* p. 69)

S'intéresser au langage... qui nous joue des tours

Reprenons à ce stade, l'argument de cette section. Un des traits définitoires de l'approche complexe peut être formulé dans l'expression: « Relier, plutôt que séparer. » Cependant, le caractère anodin et d'évidence de cette assertion ne doit pas faire illusion: il ne s'agit pas seulement d'un conseil instrumental, d'un simple précepte qu'il suffirait de respecter, si l'on veut penser des termes complexes. Ce dont il s'agit, c'est de bien « voir » en quoi ce repère remet en cause des modes de pensée qui sont inscrits au plus intime de la structure de notre langage, à un point tel qu'il nous est quasi inimaginable d'envisager qu'il puisse en être autrement. Ne citons qu'un exemple. Il est bien sûr beaucoup plus simple d'attribuer le « retard scolaire » d'un enfant à un trait quelconque de son caractère plutôt que de saisir en quoi ces conduites prennent un sens différent dès que l'on prend en considération un contexte plus large, comme le système familial par exemple ou la dynamique du groupe classe, voire les modalités de l'obligation scolaire. Ces conduites peuvent ainsi contribuer à en maintenir l'équilibre, elles peuvent permettre la non apparition d'un autre problème voire préserver l'existence même du système. Affirmer que cet enfant est dyslexique ou caractériel revient, conceptuellement parlant, à « couper la relation » entre cet enfant et le reste du système considéré; ce qui est en conformité avec la structure sujet-prédicat que nous avons pointée plus haut. Et ce que conteste précisément la caractéristique de l'approche complexe que nous examinons ici.

Affirmer la nécessité de relier, plutôt que séparer, revient alors à s'en prendre à notre langage lui-même, pourtant « technologie de l'intelligence » et de la communication par excellence. Il nous faudrait alors paraphraser Edgar Morin, en adaptant au langage ce qu'il souligne ici à propos de la vue :

« Méfions-nous de nos yeux, bien que ce soit à eux seuls que nous puissions faire confiance. » (Morin, 1981, p. 25).

Ou encore :

« ... c'est ce qui nous permet de voir qui nous empêche de voir ; c'est ce qui nous guide qui nous égare. La pensée est capable de rendre invisible le visible. Les idées et les mots, nécessaires à toute conception, nous abusent et nous rendent aveugles. » (*Idem*, p. 173)

Mais les choses ne s'arrêtent pas là : s'en prendre au langage et aux découpages qu'il nous impose au sein du monde phénoménal ne constitue pas seulement une mise en doute de nos capacités individuelles de conceptualisation. Les références à l'anthropo-linguistique évoquée plus haut peuvent suffire à le montrer : cette attention au langage met également en jeu notre appartenance à une communauté linguistique, à un réseau culturel, à une identité sociale. Nous pouvons toutes et tous en faire l'expérience. Une vigilance tatillonne aux erreurs épistémologiques dissimulées dans les replis du langage fait très vite passer, aux yeux de l'entourage, celles et ceux qui se livrent à cet incessant travail de détection, au rang des coupeurs de cheveux en quatre ou des « Empêcheurs de penser en rond »⁷. Paradoxe encore : ce langage qui nous permet une pensée autonome est tout autant ce qui nous relie à une communauté de langue et de pensée et nous rend dépendant d'elle.

Quelles seraient alors les alternatives ? ... Penser sans avoir recours aux catégories du langage ? Penser en termes d'images ? Fréquenter des membres de cultures qui n'utilisent pas les mêmes catégories conceptuelles que nous ? S'astreindre à construire et utiliser des systèmes de langages non aristotéliens, à la mode de la Sémantique Générale de Korzybski ? Affronter les interrogations de la phénoménologie de Merleau-Ponty ? ...

Cette énumération exemplative peut suffire à donner une idée de l'importance des domaines en jeu, dès lors que l'on veut prendre au sérieux cette suggestion : « Relier, plutôt que séparer ».



Licence : Martha T /Flickr, Creative Commons

Des chiens ou des boules de billard ?

« Considérons un ballon : sa trajectoire n'obéit qu'aux lois mécaniques du coup de pied, et aux échanges d'énergie. Si le même coup de pied en revanche projette en l'air Ran Tan Plan [le chien le plus stupide de l'Ouest,] il choisira de s'inhiber, de prendre la fuite ou de mordre, ce qu'aucun ballon ne saurait faire. » (Bougnoux, 1991, pp. 236-237)

Changer les choses, sans confondre ce souhait avec l'orgueilleuse prétention d'en être la cause... C'est ce que l'on va tenter d'examiner à présent.

Dans son itinéraire intellectuel, Gregory Bateson a été amené à s'intéresser au dualisme esprit-matière, qu'il situe à la base de l'épistémologie dominante en Occident, une épistémologie selon lui inappropriée à rendre compte des phénomènes complexes. On voit l'aboutissement de cette réflexion dans *La Peur des anges*⁸ (Bateson, Bateson 1989).

Cette préoccupation va le conduire à s'inspirer d'une distinction initialement proposée par C.G. Jung et dont Bateson va entreprendre de tirer toutes les conséquences pour son propos. Voyons en quoi consiste cette distinction et en quoi elle peut bien être utile pour saisir un aspect de la pensée complexe et plus spécifiquement la dominance du raisonnement causal, métaphoriquement conçu comme énergie, force, impact, mouvement. Une citation, tout d'abord.

« Jung (...) fait remarquer qu'il existe deux mondes (...) Le Pleroma est le monde où les événements sont causés par des forces et des impacts, et où il n'existe pas de "distinctions" ; ou, pour mieux dire, pas de "différences". Dans la Creatura, les effets résultent précisément de la différence. » (Bateson, 1980, pp. 212-213)

Efforçons-nous de tirer le meilleur de cette formulation très dense. Rapportée à des préoccupations épistémologiques, cette distinction permet de contraster deux univers d'explications ou

de compréhension. L'exemple est bien connu : une boule de billard qui en heurte une autre lui transmet une énergie déterminée qui permet d'en prédire le déplacement. Cet exemple décrit le fonctionnement du *Pleroma* et illustre le fait qu'il est dominé par le jeu des forces, des impacts, des transferts d'énergie. C'est même cela qui permet de comprendre et de rendre prédictibles les phénomènes qui relèvent de ce monde. Attention toutefois. Un observateur pourra certes décrire ces phénomènes, constater des régularités, en déduire des lois... mais ces descriptions elles-mêmes ne relèvent pas du monde du *Pleroma*. Elles relèvent, pour faire court, du monde des idées. C'est ce que Bateson manifeste dans la citation suivante :

« ... ces informations sont nôtres ; elles font partie de nos processus vitaux. Le monde de la matière non vivante, ce *Pleroma* que décrivent les lois de la physique et de la chimie ne contient en lui-même aucune description. (...) Je peux décrire une pierre, mais elle ne peut rien décrire »
(*Idem*, p. 32).

Reprenons, de manière synthétique, le contraste entre ces deux mondes. Cet univers du *Pleroma* désigne donc le monde du non vivant, un monde qui peut être rendu intelligible en ayant recours à des descriptions où interviennent par exemple des rapports de cause à effet. Le monde de la *Creatura* quant à lui est régi, non par des forces et des impacts mais, comme on va le voir, par des distinctions, des différences.

Ces différences dont « parlent » les cartes

Pour bien saisir la portée de cette affirmation, il nous faut procéder à un petit détour par les travaux d'un auteur auquel Bateson a fait référence à de nombreuses reprises : Alfred Korzybski. (Bateson, 1980, pp 205-222) On vient de le voir, une des expressions qui synthétise les travaux de cet auteur est la fameuse expression : « La Carte n'est pas le Territoire. » (Korzybski, 1933), le mot n'est pas la chose nommée⁹. « Le mot "chat" ne peut pas

nous griffer», dira Bateson, (1977, p. 212), avec le sens de la formule qu'on lui connaît. En d'autres mots :

« ...le langage entretient avec les objets qu'il désigne le même rapport que la carte entretient avec le territoire. » (Bateson, 1977, p. 212).

Pour Bateson, à la suite de Korzybski, ne pas percevoir ces différences entre la carte et le territoire aboutit à toutes sortes de pathologies, qu'elles soient épistémologiques, psychologiques ou politiques. (Bateson, 1980, pp. 236-245.)

Le rapport est le même, entre la carte et le territoire, qu'entre les mots pour dire la chose et la chose dite. Or, dira Bateson :

« ...ce qui transite du territoire vers la carte, ce sont des nouvelles de différences, (...) cette expression est en somme un synonyme d'information. » (Bateson, 1989, p. 29)¹⁰

C'est ce raisonnement qui permettra à Bateson d'affirmer :

« ...ce que nous désignons par information – l'unité élémentaire d'information –, c'est une différence qui crée une différence. » (Bateson, 1980, p. 210)

D'où une nouvelle question : mais précisément, qu'est-ce qu'une différence ? La question est d'importance, puisque cette notion intervient dans ce que nous entendons par le monde de la *Creatura*. Prenons donc à nouveau un exemple à la mode de Bateson. Entre la feuille de papier et le sous-main sur lequel elle est déposée, il y a sans doute des différences. Toutefois, ces différences ne résident, ni dans ce sous-main, ni dans cette feuille. Elles ne se situent pas davantage dans l'espace qui les sépare. En fait, ces différences sont des idées, d'une certaine manière, elles n'existent pas. Le monde de la *Creatura* serait donc régi par quelque chose qui n'existe pas !

Voilà qui permet d'identifier une différence (!) bien radicale avec le monde du *Pleroma*, au sein duquel nous tentons d'expliquer les phénomènes en identifiant des causes. Or, on commence à le voir : il en va tout autrement dans le monde de la *Creatura*.

« Dans le monde de l'esprit, rien – ce qui n'existe pas – peut être une cause. » (Idem, p. 211)

Pour illustrer cette affirmation péremptoire, prenons à nouveau deux de ces exemples dont notre auteur a le secret.

« ... la lettre que vous n'écrivez pas peut vous valoir une « réponse » pleine de reproches » (Ibid., p. 209)

Cet exemple illustre le fait que l'énergie nécessaire à la mise en œuvre de ce comportement n'est donc pas celle que leur aurait transmise une « cause » extérieure. On voit alors combien raisonner, pour comprendre le monde de la *Creatura*, en termes d'échanges d'énergie, de forces ou d'impacts, est ici tout à fait inapproprié. Dans le monde du *Pleroma*, rien ne peut être la cause de quelque chose. Mais ce peut être le cas dans le monde de la *Creatura*, où des nouvelles de différences circulent le long de circuits, d'organes sensoriels, prêts à les percevoir. Ces différences ne résident pas dans les objets du monde matériel, mais « dans » un organisme, capable de procéder à une comparaison : et cette comparaison est un « processus mental » (voir Bateson, 1989, pp. 31-48 et Bateson, 1984, pp. 97-136)¹¹.

Un dualisme esprit-matière ?

Cette distinction entre les mondes du *Pleroma* et de la *Creatura* nous apparaît progressivement dans toutes ses implications. Essayons de synthétiser cela dans un schéma, avant de le nuancer immédiatement.

Le Pleroma	La Creatura
	<ul style="list-style-type: none"> • Le mot « pierre » • La description de la pierre
Monde de forces et d'impacts	Monde de différences, d'idées, de comparaisons
Territoire	Carte
<ul style="list-style-type: none"> • La chose décrite • Ce qui est à expliquer 	<ul style="list-style-type: none"> • Les mots pour décrire cette chose • L'explication

Pourquoi nuancer d'emblée un tel schéma ? Précisément parce qu'il pourrait donner la fausse impression d'une distinction – trop – tranchée. On commencera donc par noter que la distinction *Pleroma / Creatura* relève... de la *Creatura* ! On ajoutera une mise en garde, que l'on va développer : il ne s'agit pas d'absolutiser cette distinction comme deux univers étanches l'un à l'autre mais de percevoir leur unité, comme les deux faces d'une même feuille de papier.

En regard du dualisme esprit-matière, cher à l'épistémologie cartésienne, la distinction *Pleroma / Creatura* permet au contraire de fonder un monisme.

« Le dualisme apparent de cette dichotomie entre la *Creatura* et le *Pleroma* ne doit pas faire oublier que ces domaines ne sont pas séparés ni séparables, sinon en tant que niveaux de description. D'une part, l'ensemble de la *Creatura* existe à l'intérieur et par l'intermédiaire du *Pleroma* ; (...) D'autre part, la connaissance du *Pleroma* n'existe que dans la *Creatura*. Nous ne pouvons rencontrer ces deux "mondes" que combinés, jamais séparés. » (Bateson, 1989, p. 33)

En ce qui concerne l'explication, la distinction entre les mondes du *Pleroma* et de la *Creatura* permet de contraster deux modes d'explication selon, soit que l'on attribue le statut de cause à un élément que l'on situe à l'extérieur du phénomène que l'on entreprend de comprendre, soit que l'on situe l'explication dans l'organisation du système complexe que l'on cherche à comprendre¹².

Quant à l'action, cette distinction nous amène à reconnaître des conséquences non moins négligeables. La prédictibilité possible des éléments qui relèvent du *Pleroma* nous permet d'agir de façon prévisible sur les objets du monde physique. Si la boule de billard se déplace, c'est parce que nous l'avons heurtée correctement avec la canne *ad hoc*. Nous nous attribuons ainsi du même coup le statut de cause du changement constaté.

Dans la *Creatura*, par contre, il ne peut en être ainsi. Ayons à nouveau recours à un de ces exemples chers à Bateson, un exemple inspiré d'Alice au Pays des Merveilles, de Lewis Carroll. Dans le jeu de croquet, Alice est « couplée » à un flamant rose, dont elle doit se servir comme d'un maillet pour heurter une boule qui se trouve être un hérisson. On imagine la suite.

« La difficulté qu'éprouve Alice vient du fait qu'elle ne "comprend" pas le flamant rose, c'est-à-dire qu'elle ne possède pas d'information systémique sur le "système" auquel elle est confrontée. Pareillement, le flamant, lui non plus, ne comprend pas Alice. » (Bateson, 1980, p. 200)

Quelle est alors, pour notre propos, la portée de cet exemple ?

La situation dans laquelle se trouve Alice est comparable à celle de l'homme qui tente d'engager, avec son environnement, un rapport instrumental, cherchant à soumettre cet environnement à sa volonté, dans les mêmes termes que s'il s'agissait d'objets inanimés du monde physique¹³.

On s'en doute : les (mauvaises) surprises peuvent être désagréables et les conséquences aussi inattendues que contreproductives.

Apprendre la *Creatura*?

Au stade où nous en sommes, tentons de résumer le propos.

A priori, au titre de construction intellectuelle, conceptuelle, la distinction reconstruite par Bateson entre le *Pleroma* et la *Creatura* ne devrait pas poser davantage de problèmes de compréhension et d'utilisation que d'autres catégories construites.

Pourtant, même en restant à ce niveau strictement conceptuel, cette distinction binaire ne se présente pas comme simplement dichotomique, comme deux catégories bi-univoques, mutuellement exclusives. Il s'agit de concevoir ces deux mondes, non comme les termes d'une opposition tranchée, mais comme dialogiquement séparés/reliés. Si le *Pleroma* est le monde des forces et des impacts, il ne peut être conçu comme tel qu'à partir de la *Creatura*. Réciproquement, la *Creatura* ne peut exister en dehors du substrat que constitue le *Pleroma*. Si ce dernier continue bien à s'appliquer, il ne peut toutefois servir à expliquer les phénomènes organisationnels et communicationnels qui ont lieu dans le monde de la *Creatura*.

Cette distinction peut apparaître comme une mise en cause de l'identité, dès lors que cette identité est appréhendée à partir d'une conception où le sujet occupe dans son environnement la place centrale et qu'il s'évalue comme sujet à la mesure de sa capacité d'action sur cet environnement. Cette capacité d'action se conjugue de plus avec une volonté de contrôle, assimilée à la capacité de maîtrise externe.

L'identification de ces deux mondes, aux plans psychologique et philosophique auxquels nous nous situons ici, amène à reconnaître la vanité de cette volonté de contrôle. Renoncer (sagement) à cette prétention, concéder aux phénomènes complexes avec lesquels nous sommes en interaction un caractère organisé et donc une imprévisibilité corrélative, c'est tout à la fois se défaire de cette prétention de contrôle, qui consiste à réduire le complexe au simple, et c'est également attribuer à ces phénomènes des caractéristiques que nous ne reconnaissons généralement qu'en nous-mêmes : l'auto-détermination est une de celles-là.

« "Douleur, tu as beau faire, jamais je n'avouerais que tu sois un mal". Le cri de Posidonius, au plus fort de la souffrance, refuse d'accoler à celle-ci une valeur, autrement dit de se laisser dicter son comportement par la sensation qui le change en machine triviale. Dire non aux stimuli, à la nature et aux forces qui nous entraînent est le propre de l'homme. Dans un autre registre, les nazis qui n'avaient fait "qu'obéir aux ordres", et qui furent pour cela condamnés à Nuremberg, s'étaient en effet d'eux-mêmes comportés en machines plus qu'en hommes. » (Bougnoux, 1991, p.237)

On peut ainsi voir, dans notre refus même de nous laisser déterminer de « l'extérieur », une facette de l'affirmation de notre identité. C'est cette « compétence » des systèmes complexes qu'il s'agit ici de leur reconnaître.

Être capable de s'appréhender, comme sujet/observateur/acteur complexe, en interaction avec d'autres complexités ; être capable de concevoir ces interactions en des termes non triviaux, non déterministes ; reconnaître à ces complexités autant qu'à soi-même la capacité de non détermination externe simple peut alors être une compétence constitutive de l'approche complexe.

Au titre de transition entre ces considérations plus théoriques et des pratiques de formation/animation que l'on va maintenant aborder, on notera les évidents parallèles avec la question des rapports entre formateurs/trices et participant.es. On rejoint ici cette affirmation que l'on prête à Paulo Freire : « L'animateur ne conscientise pas les participant.es. Nous nous conscientisons ensemble ». Autrement dit, l'intervenant.e ne cherche pas à prendre la posture haute qui lui donnerait le statut de cause des changements à survenir au cours de la formation mais est au contraire une des composantes de la situation de formation dans laquelle il/elle joue un rôle, particulier certes, mais où les autres participant.es ont également le leur.

Des pistes pour analyser en groupe...

...un cas réel, en usant des repères issus de l'approche systémique et complexe

On présente maintenant une « grille d'analyse¹⁴ » qui, au fil de ses usages dans différents contextes, a puisé à différentes sources. On a ainsi repris des « outils » issus des pratiques thérapeutiques systémiques (Elkaïm, 1995), du travail social inspiré de cette approche (Amiguet, Julier, 1996), ainsi que différents ouvrages que l'on situera dans l'« archipel de la complexité¹⁵ ».

Ce guide d'invitation à des « échanges réflexifs » prétend s'appliquer à des situations dans lesquelles des groupes soucieux, pour faire court, de justice sociale, souhaitent aussi enrichir leurs capacités de réflexion et d'action. Il ambitionne également de rendre plus abordables les préoccupations épistémologiques développées plus haut, en les concrétisant par des repères opérationnels.

Cette suite de questions-guides s'appuie sur une série de « principes » qui « découlent » des considérations théoriques exposées en première partie.

Premier accent : Circonscrire la situation à travailler dans une enveloppe « gérable ». Les éléments extérieurs à cette enveloppe prennent le statut de « contexte ».

Deuxième accent : Se centrer sur les relations, et non sur les éléments isolés.

Troisième accent : Se préoccuper autant des forces d'inertie que de celles qui sont susceptibles de contribuer au changement souhaité.

Quatrième accent : Ne pas séparer l'action et la réflexion, celle-ci devant impérativement précéder celle-là, dit-on souvent. On soutient ici au contraire qu'agir -prudemment- produit inévitablement des ajustements divers qui permettent de rendre lisibles des composantes de la situation et permettent donc de la comprendre davantage... en vue de

l'action suivante !

Cinquième accent : Ne pas se poser des questions qui commencent par « *Pourquoi ... ?* », (dans la mesure où elles invitent à élaborer des réponses qui commencent par « *Parce que...* », ah, la vaine recherche des causes...), mais à privilégier des questions qui commencent par « *Comment... ?* » (dans la mesure où elles invitent à élaborer des réponses qui explorent les processus).

- A. Après avoir défini l'enveloppe, établir les relations qui caractérisent la situation et en faire un schéma ;
- B. Clarifier la *posture* qui est la nôtre par rapport à cette situation : (consultant, acteur, intervenant externe, ...);
- C. Parcourir les étapes suivantes :
 - Quel est le problème ?¹⁶
 - Pour qui est-ce un problème ? – Qui s'en plaint ?
 - Quelles interactions caractérisent la situation ? (enrichir le schéma)
 - Qu'est-ce qui a été fait jusqu'ici pour affronter le problème ?
 - Qu'est-ce qui a changé, qu'est-ce qui n'a pas changé ?
 - Qu'est-ce qui fait que le problème se maintient ?
 - Quels points communs éventuels partagent les tentatives de solution qu'on vient d'identifier ?
 - ...
 - Quel (s) changement (s) peut/peuvent-il (s) être attendu (s) ?
 - Quelles pistes peuvent être proposées ?
- D. Exposer ces pistes à des critères d'évaluation *a priori* :
 - Les accents de l'écologie de l'action (Morin, ...), c'est-à-dire :
 - ▶ Au-delà de nos intentions et sachant ce que nous avons provisoirement compris des interactions qui caractérisent la situation... Si nous faisons ceci, comment les autres acteurs pourraient-ils vraisemblablement réagir ?
 - Agir un peu en différents endroits du système (de Rosnay)
 - « Évalu-action »

- ▶ Privilégier de petites actions, plutôt que mettre tous ses espoirs dans une seule grosse (ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier !);
- ▶ Repérage des effets induits ;
- ▶ Réorientations éventuelles ;
- ▶ ...

E. Après la réalisation des actions élaborées, on repart pour « un tour » !



Licence : Mike Hardisty /Flickr, Creative Commons

Des questions pour poursuivre...

« *La réponse est le malheur de la question.* » (Blanchot)

Poursuivre pour ne pas conclure... voici le propos de cette ... conclusion!

Prenant acte de ce que les différents niveaux de complexité du réel semblent aujourd'hui rabattus sur le seul niveau individuel, nous avons fait apparaître un paradoxe. Au moment même où l'individu s'installe au centre de l'analyse d'une situation, en affirmant son affranchissement autonome par rapport aux attentes sociales, il est aveugle au fait que cette possibilité même de penser ainsi est le fruit d'une longue évolution de nos sociétés. Affirmer son autonomie est précisément ce que la société contemporaine attend de lui et ce pour quoi il a été éduqué. C'est dans un même mouvement que nous pensons et agissons de manière autonome et que nous nous conformons ainsi à un prescrit social auquel notre histoire de socialisation nous a préparé et notre habitus social nous a « formaté » pourrait-on dire, en ayant recours à une métaphore empruntée à l'intelligence artificielle...

Prenons-en une autre, en utilisant la métaphore théâtrale, très usitée en sciences sociales¹⁷. On peut mettre en avant l'homologie de structure entre ce paradoxe et les liens de codépendance qui relient la personne qui parade et celles qui la regardent. Nos conduites autonomes manifestent une autosuffisance que d'autres désirent imiter, une imitation dont je puis tirer une fierté, ...et dont je dépends donc pour me sentir autonome!

Voilà qui remet en cause une lecture des rapports individu/société, simplement pensés comme des emboîtements (A contient B). Mon comportement, issu de mes apprentissages sociaux, contribue à la diffusion et la crédibilité sociales de ce modèle. Pour le dire de façon ramassée: je suis dans la société autant que la société est en moi.

Comment peut-on réfléchir ce paradoxe? On a tenté ici de faire référence à des auteurs qui ont placé de tels paradoxes au cœur de leur réflexion, en privilégiant deux pistes. N'est-ce pas le lan-

gage lui-même qui nous joue des tours? Pour comprendre les relations sociales, ne projetons-nous pas des outils de pensée faits de chocs et d'impacts, quand il faudrait les aborder en soulignant des notions qui privilégient la codépendance? On a aussi tenté de dégager de ces considérations générales une série de questions destinées à guider une réflexion collective et qui permettent, tout en conservant ces vigilances, de déboucher sur des pistes d'action. On va maintenant tenter, plus à distance d'un souci opérationnel, de formuler de nouvelles questions, comme autant de suggestions à prolonger par des méditations personnelles ou des échanges réflexifs. L'ordre dans lequel ces questions sont présentées est sans signification délibérée.



Le terme de complexité peut susciter le découragement, dès lors qu'on l'associe à l'effrayante obligation de tout prendre en compte. La tentation est alors celle de « tout envoyer promener » et de rechercher des solutions « terriblement simplificatrices ». Au contraire, la complexité, telle que nous avons tenté de l'appréhender ici, demande davantage de modestie. Elle est en nous et nous sommes en elle. Elle est une invitation à agir avec prudence et avec d'autres.

Comment ne pas nous exclure nous-mêmes de ces réflexions et conserver la lucidité de voir que nous sommes, nous aussi, traversés par de tels paradoxes?

Privilégier l'individuel est dans l'air du temps, a-t-on dit ... En est-il vraiment toujours ainsi? Ne peut-on identifier des circonstances où le collectif est plus spontanément présent comme une référence partagée? Ces exemples ont-ils des points communs et si oui, lesquels? Quels enseignements peut-on en tirer?

Nombre de professionnels de l'intervention sociale sont formés dans cet air du temps individualisant, faisant de chaque individu tout à la fois le siège des problèmes et la cible des interventions des professionnels. (D'aucuns ont dénoncé, par exemple, la psychiatisation des problèmes sociaux...). Comment réussir à ne pas opposer/hierarchiser les champs disciplinaires dont chaque professionnel est porteur, dans une équipe ou à l'occasion d'un travail en réseau, mais au contraire comment élaborer la com-

plémentarité entre ces approches ? Plus précisément, comment faire émerger, de la construction d'une intervention concertée entre approches différentes, l'utilité d'élargir le cadre, l'appel à réfléchir en des termes plus « méso », voire plus « macro », l'invitation à prendre en compte un système plus vaste ? Ici, une possible « stratégie » peut consister à anticiper les « effets de système », dans l'hypothèse où l'on privilégie une seule approche – et une seule solution – et procéder de même avec les autres. Dans le même esprit, nommer les choses sous les différents points de vue d'approches disciplinaires différentes revient aussi à relativiser chacune d'elles. Chaque approche, isolément, revient à définir le problème en des termes qui peuvent ensuite guider l'élaboration d'une intervention cohérente avec cette analyse. Dès lors, faire constater les différences entre les possibles définitions du problème peut déboucher ensuite sur l'ouverture à d'autres pistes d'action.

Lorsqu'on se revendique de l'éducation permanente et que l'on se trouve face à un problème défini en termes de souffrance individuelle, cherche-t-on à rencontrer/réparer cette souffrance au risque de ne pouvoir prendre distance par rapport à ce niveau ou cherche-t-on à monter en généralité vers des portes de sortie plus collectives voire politiques, au risque alors de laisser au bord du chemin les personnes concernées ?

Faire de l'individu la mesure de toute chose revient aussi à privilégier le relationnel, l'interpersonnel. Constatons alors que l'empathie est à la mode, ce qui n'est pas sans lien avec ce qu'on a évoqué ici¹⁸. Commentaire : si je me montre empathique à l'égard des difficultés d'un.e autre, les actions qui en découlent seraient-elles pour autant « justes » ? Si cet élan vers l'autre est avant tout un élan vers qui nous ressemble, cette empathie ne risque-t-elle pas d'être sélective, quand la justice devrait concerner toutes les personnes dans la même situation ? Accéder à ce niveau de généralité ne demande-t-il pas un effort rationnel et volontaire qui nous écarte de la seule approche affectivo-individuelle ? N'est-ce pas précisément grâce à des échanges réflexifs avec d'autres que nous serons capables de construire cette nécessaire distance, tant à nous-mêmes qu'aux situations, augmentant ainsi nos chances, en toute modestie, de respecter la complexité qui nous entoure et d'agir en conséquence ?

Bibliographie

- Bateson, Gregory, (1977 - 1980), *Vers une écologie de l'esprit*, 2 tomes, Paris, Seuil.
- Bateson, Gregory, (1984), *La nature et la pensée*, Coll. La couleur des idées, Paris, Seuil.
- Bateson, Gregory, Bateson, Mary Catherine, (1989), *La Peur des anges, Vers une épistémologie du Sacré*, Coll. La Couleur des Idées, Paris, Seuil. *Les dates correspondent à la publication traduite en langue française*
- von Bertalanffy, Ludwig, (1993), *Théorie Générale des Systèmes*, Coll. Systématique, Paris, Dunod (1973, Bordas -1968, pour l'édition originale).
- Bounoux, Daniel, (1991), *La Communication par la bande, Introduction aux Sciences de l'Information et de la Communication*, Paris, La Découverte. Coll. Textes à l'Appui, Série Sociologie.
- De Visscher, Pierre, (2012), *Langues maternelles: modelage culturel. Impact sociétal*, Coll. Culture en mouvement, Seraing, Groupe & Société, CD-GAI.
- Ehrenberg, Alain, (1991) *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy.
- Ehrenberg, Alain, (1995) *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy.
- Ehrenberg, Alain, (1998), *La fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob.
- Elias, Norbert (1991), *La société des individus*, Paris, Fayard. (1987 pour l'édition originale en allemand).
- Elkaïm, Mony, (dir.), (1995), *Panorama des thérapies familiales*, Paris, Seuil.
- Goffman, Erving (1973), *La Présentation de soi*. La Mise en scène de la vie quotidienne I - *Les Relations en public*. La Mise en scène de la vie quotidienne II, Paris, Ed. de Minuit.
- Korzybski, Alfred, (1933), *Science and Sanity, An Introduction to non Aristotelian System an General Semantics*, International Non-aristotelian Library Publishing Company, Lancaster. (Rééd. en 1941 et 1948)
- Korsybski, Alfred, (1966), *Le rôle du langage dans les processus perceptuels*, (c) Schuchardt Read Charlotte, The Science Press Inc., Ephrata Pennsylvania, New-York, The international non-aristotelian library publishing company.

- Le Moigne, Jean-Louis, (1977), *La théorie du système général*, Théorie de la modélisation, Paris, Presses Universitaires de France.
- Levy, Pierre, (1990), *Les technologies de l'Intelligence, L'avenir de la pensée, à l'ère informatique*, Coll. Science et Société, Paris, La Découverte.
- Morin, Edgard, (1977,1980, 1986, 1991, 2001, 2004) *La Méthode*, 6 tomes, Seuil, Paris.
- Morin, Edgard, (1981), *Pour Sortir du XX^e siècle*, Paris Fernand Nathan.
- Morin, Edgard, (2000), *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Seuil.
- Rosnay de, Joël, (1975), *Le Macroscopie, Vers une vision globale*, Paris, Seuil, Points.
- Varela, Francisco, (1989), *Autonomie et connaissance : Essai sur le vivant*, Coll. La Couleur des Idées, Paris, Seuil.
- Watzlawick, Paul, HelmickBeavin, Janetk, Jackson, Don-D., (1972), *Une logique de la communication*, Paris, Seuil.
- Watzlawick, Paul, Weakland, John, Fisch, Richard, (1975), *Changements, paradoxes et psychothérapie*, Paris, Seuil.
- Whorf, Benjamin Lee (1952), *Collected Papers on Metalinguistics*, Washington, Foreign Service Institute , Department of State

Notes

1. «Du côté des auteurs francophones, c'est l'œuvre monumentale d'Edgar Morin qu'il faut tenir comme référence et les six tomes de « La Méthode » (Publiés au Seuil entre 1977 et 2004). Un ouvrage plus accessible peut être conseillé (Voir : Morin, 2000). Du côté des auteurs anglo-saxons, c'est Gregory Bateson qu'il faut citer, comme passerelle entre la cybernétique et les sciences humaines. Il est le « géant » sur les épaules duquel se sont juchés les fondateurs de la thérapie familiale systémique. Paul Watzlawick en est un des porte-paroles les plus connus. (Voir : Watzlawick P. et al. 1972) Concernant Bateson, son ouvrage de référence se présente comme un recueil d'articles rassemblés en deux tomes. (Bateson, 1977, 1980). Un ouvrage plus accessible peut être conseillé. (Bateson, 1984).
2. Ce qu'il nomme le processus de civilisation.
3. Cet accent sur le caractère historiquement et socialement située de la « fabrication de l'individu » est nommé ailleurs par Elias « habitus social », un concept que Pierre Bourdieu popularisera bien plus tard...
4. On reconnaîtra ici la référence aux travaux d'Alain Ehrenberg. (Voir Ehrenberg 1991, 1995, 1998)
5. Sur ce sujet, voir aussi : De Visscher, 2012.
6. L'expression « le temps... se déroule au même taux... » peut surprendre. C'est le terme choisi dans la traduction française. Il pourrait être remplacé par « rythme », ou « flux ».
7. « Les Empêcheurs de penser en rond ». Titre d'une collection éditée par le Département Communication des Laboratoires Delagrange.
8. Le titre anglais est : *Angels Fear. Towards an Epistemology of the Sacred*. L'ambiguïté du titre est à souligner, qui pourrait désigner tout à la fois une curieuse pathologie (le fait d'avoir peur des anges) ou le fait que les anges eux-mêmes pourraient avoir peur. C'est sans doute l'intention de l'auteur, comme le notent les traducteurs. Ce titre fait allusion à l'expression anglaise « *Where angels fear to tread* » qui peut se traduire par : « Là où même les anges n'osent s'aventurer ». A bon entendeur ! L'ouvrage est rédigé par Gregory Bateson et Mary Catherine Bateson, sa fille, qui a repris et finalisé le livre sur lequel travaillait son père à la fin de sa vie.
9. On peut formuler plus précisément encore cette distinction. Le mot est le nom de la classe dont la chose nommée est un membre. Formulée ainsi, cette distinction fait référence à la théorie des types logiques de Russell et Whitehead qui, comme on le sait, ont étudié les rapports hiérarchiques logiques entre un élément et la classe à laquelle il appartient. Selon ces auteurs, ces considérations permettent de sortir de l'apparent et fameux

paradoxe : « Tous les Crétois sont des menteurs. » Signé : Epiménide Le Crétois.

10. Pour le/la lecteur/trice qui souhaiterait en savoir plus sur ce thème, on notera que Bateson fait ici explicitement référence à un autre de ses ouvrages. (Bateson, 1984, p. 74)
11. On saura que pour Bateson, il y a de l'esprit (*mind*) dès que l'on atteint un certain niveau de complexité ou d'organisation. Ce qui n'inclut pas nécessairement ce que nous appelons communément la conscience. Ce qui n'est pas non plus forcément associé à un organisme unique. Pour lui, un tel système peut comprendre divers organismes, divers objets du monde matériel, pour autant que l'organisation qui relie les éléments de ce système le rende capable de procéder à des comparaisons, à être sensible à des nouvelles de différences. D'une certaine manière, l'esprit (*mind*) est ici conçu comme une émergence d'un niveau d'organisation et de complexité adéquat.
12. On peut reconnaître ici la parenté avec la distinction proposée par Francisco Varela entre le couplage par *input* et le couplage par clôture. (Voir notamment : Varela, 1989).
13. Bateson a beaucoup réfléchi à cette question, par exemple à l'occasion de ses travaux sur ce qu'il nomme « le but conscient ». (Voir : Bateson, 1980, pp. 183-204) Il affirme notamment : « La conscience, non assistée [par l'art, les rêves, etc.] tend toujours vers la haine : (...) en ne saisissant que des arcs de circuits, l'individu est continuellement surpris et, par conséquent irrité, lorsque ses stratégies "de tête", une fois mises en pratique, se retournent contre leur inventeur. » (*Idem*, pp. 157-158)
14. L'image de la grille, pour partagée qu'elle soit, n'en suggère pas moins celle, bien réductrice, d'un « tamis » à travers lequel les données de la réalité à analyser devraient être passées au crible pour n'en retenir que les éléments du bon calibre.
15. Comme aime à l'appeler Jean-Louis Le Moigne. (Voir notamment: Le Moigne, 1977).
16. Rappelons-nous que, assez souvent, « le problème tient dans les termes qu'on utilise pour le poser », comme aime à le dire Paul Watzlawick (Watzlawick *et al.* 1975).
17. Voir notamment : Goffman, 1973.
18. Le mensuel *Sciences Humaines* a tout récemment consacré un numéro à ce thème. (n°293 - juin 2017)

Intéressé.e par :

- d'autres publications ?
- des ateliers ?
- des formations ?
- des interventions ?
- des accompagnements ?

**Centre de Dynamique
des Groupes et d'Analyse
Institutionnelle ASBL**

→ Parc Scientifique du Sart Tilman
Rue Bois Saint-Jean, 9
B-4102 Seraing
Belgique

www.cdgai.be

+32 (0)4 366 06 63

info@cdgai.be

Distinguer sans séparer, relier sans confondre

Penser et agir collectivement dans
une société des individus

ISBN 978-2-39024-100-3



9 782390 241003

*Ce livret est un outil d'éducation permanente réalisé
avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles.*

